

Les oiseaux du labyrinthe

Les oiseaux du labyrinthe

Les oiseaux du labyrinthe

Loïk

PERRIN

*Les oiseaux du
labyrinthe*

Les oiseaux du labyrinthe

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-5745-2

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est le seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Introduction

0

Lieu inconnu

Le bâtiment raccrochait son soleil artificiel au portemanteau de la nuit.

Tous les soirs de la semaine avaient la même rengaine triste et anesthésiante. Le couloir donnait une impression d'infini tant il était long et étroit. Les cuisines ne chantaient plus, l'heure du repas était passée, et les employés rentraient un à un rejoindre leur famille.

Les chambres, chacune à leur tour, semblaient dans le silence d'une nuit trop longue. Les néons se coupaient, plongeant les lieux dans une obscurité frissonnante. L'interminable couloir restait quant à lui éclairé, comme toutes les nuits ou presque. De l'extérieur, ça ne se voyait pas. Non, de l'extérieur, on avait l'impression que l'édifice entier semblait dans le chaos de la nuit. Cependant, ce soir, une pièce résistait à l'appel des ombres.

Les oiseaux du labyrinthe

Chapitre I

1

07 juin 2021

Journal de bord / Acte I

Si vous ne deviez garder qu'un seul de vos sens, lequel choisiriez-vous ?

L'ouïe, pour sa finesse et sa sensibilité ? Pour continuer d'apprécier l'harmonie des sons et des ondes vibrants sur la corde sensible du musicien ? Pour les mille chevaux au galop d'une partition qui vous plonge dans un univers intime et secret ? Pour le repos que peut apporter le bruit de l'eau qui court dans la rivière ? C'est vrai qu'on y prend goût.

Le toucher, pour sentir la matière de toute chose sous vos doigts ? La rudesse de la roche, la douceur de la mousse, la chaleur de l'ardoise en été, la froideur de la neige en hiver. Pour le frisson que procure une caresse sur la peau ? Ou tout simplement pour le sens pratique de la vie moderne, écran tactile et autres smartphones omniprésents ? Pourquoi pas.

Les oiseaux du labyrinthe

L'odorat, afin de sentir l'infinité des parfums qui recouvrent notre planète ? Du petit plaisir le dimanche quand le barbecue émane ses vapeurs de viande grillée et ses effluves de bière fraîche. Pour humer les embruns de mer et la promesse du voyage qui l'accompagne ? Une vie sans tout cela serait un peu fade, je vous l'avoue.

Le goût et ses plaisirs sans fin qui lui sont propres ? La saveur sucrée d'une pâtisserie, les plaisirs du pêcher gourmand et son lot de malice. La délectation du fruit, du chocolat, de la viande ou encore du vin. Une vie sans ces dizaines de petits plaisirs, difficile de se l'imaginer.

Mais au-delà de tout, il y a le cinquième et dernier des sens, celui qui pour moi est de loin, de très loin, le plus précieux, la vue ! Une vie faite d'un néant optique, d'un noir absolu tout autour de soi, je ne le conçois pas. Ne plus admirer les merveilles qui jonchent notre planète, les millions d'espèces animales, les montagnes, les lacs, les volcans, les océans, les criques, les calanques, les forêts, les plantes, les arbres, non vraiment, une vie sans voir, c'est inconcevable. Peut-être est-ce dû à mes passions de toujours, devenues mon métier, la géologie et la botanique ? Certainement, mais tout

Les oiseaux du labyrinthe

de même, qui peut sacrifier sa vue pour un autre de ses sens ?

Voilà ce que je vous aurais répondu, si vous m'aviez posé la question hier encore. Seulement, aussi profondes soient nos convictions, lorsqu'elles sont mises à l'épreuve, tout est remis en question. Et je vous jure qu'ici, tout ce qu'on pensait être des certitudes, ne sont plus que des espérances.

Les oiseaux du labyrinthe

*

Nous sommes lundi et il doit être approximativement six heures du matin. Je m'appelle Sergio Bautista, j'ai 39 ans, et ma mission consiste à faire une étude complète sur les ravages causés par les incendies dramatiques de l'été 2019 et 2020 dans la forêt amazonienne où je me trouve actuellement. Une étude portée aussi bien sur la vie animale, sur les incidences de ces territoires partis en fumée et autant de milieux naturels pour des dizaines d'espèces, que sur la santé de la flore. Cela fait désormais une semaine que je suis arrivé et je mesure déjà pleinement l'étendue des dégâts. Mais pas que...

Les premiers jours, j'ai essentiellement marché. Je suis parti d'Iquitos avec tout mon matériel : hache, couteau, briquet, chalumeau, boussole, téléphone portable, sac de couchage, stock de nourriture, un kit de survie et tout l'attirail scientifique pour faire les relevés, les photographies et les prélèvements. Il m'a fallu ramer sur une barque de fortune, construite gentiment par les habitants du fleuve, comme on les appelle ici, pour rejoindre la rive.

Les oiseaux du labyrinthe

Je me suis ensuite enfoncé dans la forêt laissant derrière moi le bras du fleuve et sa mangrove dense et laiteuse. Je n'ai ni pris le temps de faire les premières observations, ni de remplir ce carnet de bord. Il me fallait d'abord rejoindre le premier poste d'observation que j'avais défini avant ce voyage, et m'y voici.

Depuis mon bureau en Avignon, j'ai tout planifié. Je n'ai rien laissé au hasard. Je savais que cette forêt était aussi splendide que meurtrière. Je me suis entraîné durant vingt-quatre mois pour obtenir une condition physique quasi idéale. J'ai étudié la cartographie de cette forêt dans les moindres détails, lu des dizaines d'ouvrages à son sujet et j'ai même pris le temps de venir trois fois à la rencontre des habitants d'Iquitos et ses alentours, afin d'entendre toutes les histoires qu'ils connaissent. Après tout, qui de mieux placé que ces gens-là, pour vous parler de leurs terres ? Ici, tout est tradition et récit oral. Les anciens enseignent aux plus jeunes et leur transmettent le témoin d'une culture magnifique. Et la forêt amazonienne, le fleuve Amazone, sont au centre de cette culture. On doit y témoigner respect et intégrité.

Les oiseaux du labyrinthe

Bref, tout ça pour dire que je me croyais prêt pour cette expédition. Je pensais avoir réuni toutes les conditions nécessaires au bon déroulé de ma mission. Sûr de moi, de mon fait et de mes connaissances, je me suis enfoncé tout droit dans la gueule géante de ce labyrinthe vert. Et si je dis que je me croyais prêt, c'est que je me leurrerais sur toute la ligne. Cet endroit est bien pire que tout ce qu'on peut s'imaginer. Cela va au-delà de toute rationalité. Je sais que cela fait seulement six jours que je suis dans ces terres, mais je vous promets que mon récit est réel.

Ici, la canopée est si dense et fournie que le jour ne perce presque jamais. La lumière est faible du matin au soir, rendant la progression délicate et l'observation réduite à son strict minimum. C'est-à-dire uniquement à ce qui est à portée de main. Et la nuit... La nuit... C'est le théâtre de vos pires cauchemars. Je ne sais pas si je deviens fou, mais je crois entendre des voix un peu partout.

Je dors très peu et je sais que ça altère ma lucidité. Je souffre également de déshydratation. Le taux d'humidité est horrible, on transpire sans bouger, le corps est poussé dans ses derniers retranchements. Pourtant adepte de la survie et

Les oiseaux du labyrinthe

entraîné depuis près de vingt ans à des périples en terres hostiles, je me sens ici comme un enfant dans un manège diabolique.

Aujourd'hui, je vais tenter de photographier la flore qui me semble intéressante, notamment un très imposant arbre cathédrale, puis je vais commencer mon référencement des espèces animales que je croise. Il me faut mesurer mes efforts. La clef de la survie passe par l'économie. Je vous laisse pour le moment, et je vous dis à très vite.

Journal de bord / Acte 2

La nuit fut atroce. J'ai bien cru que jamais ne reviendrait le jour. J'étais observé, j'en suis presque certain. J'entendais un souffle tout proche de mon campement. Une respiration animale ou humaine. Puis il y eut des murmures. Ce n'était pas audible. Impossible pour moi de savoir si c'était une langue aborigène, péruvienne, américaine, européenne ou s'il s'agissait tout simplement du ronflement d'un jaguar. Mais je vous jure, cela ressemblait davantage à une voix humaine qu'à un quelconque animal. À chaque fois que les murmures s'intensifiaient,

Les oiseaux du labyrinthe

j'allumais ma lampe torche pour identifier la source. Rien ! Absolument rien. Et pourtant, c'était si réel.

La journée va être longue. J'ai découvert hier plusieurs empreintes de félins. Cela signifie que je suis sur leur territoire et qu'ils ne vont pas tarder à m'en chasser. Il me faut donc continuer à m'enfoncer encore plus profondément dans la forêt. Cela ne m'enchant guère, mais je n'ai pas d'autre choix. Défaire le campement, marcher jusqu'à un prochain spot, et remonter le campement, que d'énergie dépensée !

Cette mission est aussi passionnante que délirante. Parfois je me demande pourquoi je fais tout cela ? Pourquoi je ne reste pas dans mon laboratoire en Avignon à étudier derrière un écran d'ordinateur ? Pourquoi je risque ma vie de la sorte ? Quel est le but ultime à ces défis ? Je n'ai pas la réponse. Je crois simplement que c'est ainsi. C'est ma façon de vivre. Bref, il me faut bouger désormais. On se retrouve dans quelques jours.

Les oiseaux du labyrinthe

Journal de bord / Acte 3

Nous sommes le 10 juin. J'ai passé les deux derniers jours à errer dans la forêt pour trouver où installer mon nouveau campement. Finalement, j'ai jeté mon dévolu sur une parcelle plus aérée. Ici, les arbres sont moins omniprésents et une surface de plusieurs mètres carrés est plane. Un peu comme un terrain de foot au cœur de la forêt. Je peux respirer plus facilement, le jour est plus intense aussi et surtout, il y a une petite colline juste à côté. Elle est jalonnée de roches et de plateaux et elle monte à environ dix mètres du sol, je dirais. Dans un environnement aussi hostile, prendre de la hauteur peut vous sauver la vie. De plus, ce point de vue sera idéal pour faire des observations.

Les deux dernières nuits ont été calmes. Je n'ai cessé d'être en mouvement, lentement, pour ne pas attirer l'attention. Les chuchotements semblent avoir disparu et c'est tant mieux. Au petit jour, j'ai même eu l'immense honneur d'apercevoir une Harpie Féroce. Cet oiseau sublime est d'une rareté à l'égal de sa beauté. Quant à savoir si sa présence ici est normale ou non, je ne saurais le dire. D'ordinaire, elle vit plus à l'intérieur de la forêt et se

Les oiseaux du labyrinthe

met rarement à la vue de tous, dans un espace dégagé comme celui-ci. Par conséquent, je vais étudier le secteur pour en savoir davantage. Si cela se trouve, j'ai découvert par hasard un de leurs domaines. Si tel est le cas, cette découverte risque de faire du bruit.

Je me mets de ce pas au travail. À très vite.

Journal de bord / Acte 4

Il est deux heures vingt du matin. Je n'arrive pas à dormir. Je pensais avoir semé les voix qui me martelaient l'esprit lors des premières nuits, mais elles reviennent de plus belle. J'ai peur. Elles sont partout et nulle part à la fois. Je crois qu'elles sont dans ma tête. Partout où je dirige ma lampe, il n'y a que le vide et le silence. Exactement comme l'autre jour.

(Bruit de branche qu'on écrase).

AHHH c'était quoi, ça ?

Il y a quelqu'un... ou quelque chose. Je ne le vois pas, mais j'en suis sûr. Il doit être énorme car une branche vient de se détacher d'un arbre et s'est

Les oiseaux du labyrinthe

écroulée sur le sol dans un bruit sourd. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie.

Et si c'était le Sachamama ? Cette créature légendaire qui occupe la plupart des mythes locaux. Lors de mes dernières rencontres avec les villageois d'Iquitos, un vieil homme m'avait dit de me méfier du silence. Il m'avait expliqué que dans la forêt, la vie était partout et omniprésente. Qu'elle était en perpétuel mouvement, comme un poumon qui respire. Et que le pire qui pouvait m'arriver était d'entendre le silence, synonyme de l'approche du Sachamama. Un serpent de plusieurs mètres de long, si grand et gros que certaines légendes racontent même qu'il porterait la forêt entière sur son dos, et qui tuerait quiconque viendrait troubler la paix interne de ce lieu.

(Bruissement d'ailes)

Une nuée d'oiseaux, dont je ne distingue pas les espèces dans l'obscurité, vient de s'envoler d'un seul homme. Dans le sillage des volatiles, un tremblement de terre me parvient. Ce n'est pas une secousse intense, mais suffisante pour faire glisser quelques pierres de la falaise derrière moi. Puis le

Les oiseaux du labyrinthe

silence revient. Avec son habit d'angoisse et de mauvais présages.

Un souffle ! Je sens un souffle tout proche. Trop proche. Je sens son humidité et sa tiédeur. Il n'est pas humain. L'odeur qui s'en émane est trop nauséabonde pour qu'elle provienne d'un homme ou d'une femme. Je suis pétrifié. Je ne veux pas regarder en sa direction.

Quelque chose vient de me frôler ! J'ai senti le frottement contre mes côtes, côté droit. S'il s'agit du Sachamama, pourvu qu'il me laisse la vie sauve. Je ne suis pas un ennemi. Bien au contraire, je suis venu pour analyser les dégâts qu'a subis la forêt afin de mieux lui apporter de l'aide. Je ne veux pas mourir. Pas ici, pas mainten...

Forêt amazonienne

2h26 du matin

Un éclair déchire le ciel et illumine l'espace d'un halo blanc, spectral, évanescent. L'espace d'une fraction de seconde, on se croit comme en plein jour. Sergio Bautista se tient debout, dans une main un carnet à la couverture pourpre et au liseré doré. Dans l'autre, un stylo Space Pen qui a pour particularité d'écrire même dans les conditions les plus difficiles. Fortes températures, hydrométries, en faible apesanteur, etc.

L'homme se tient dans une position surprenante, debout, la mine du stylo à fleur de papier, tel un peintre devant sa toile, mais parfaitement immobile. Il est pétrifié, statufié. Sur son visage, on peut y lire l'effroi dans tout ce qu'il a de plus horrible. Les yeux exagérément écarquillés, scindés de stries rouge sang, on dirait qu'il regarde la mort.

Autour de sa taille, une ombre l'enveloppe et remonte jusqu'à sa poitrine. Tel un boa constrictor qui s'enroule autour de sa proie, le spectre

Les oiseaux du labyrinthe

comprime le pauvre homme à l'agonie. Le tableau est sidérant, tant la violence des images qu'il renvoie est à l'opposé du silence qui s'en émane.

Et l'éclair se dissipe, le noir absolu de la nuit reprend ses droits. Seul un croissant de lune masqué en partie par la canopée avoisinante tente en vain de laisser percer ses rayons. Et puis, comme pour conclure une tragédie théâtrale à ciel ouvert, un effroyable cri de douleur déchire le silence et monte jusqu'au ciel.

La forêt n'a aucune pitié pour les intrus.